



François Montagnon

Longtemps, après que les  
hommes ont souffert

le carnet secret du poète

François Montagnon

Longtemps, après que  
les hommes ont souffert

*Le carnet secret du poète*

© François Montagnon, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1104-5

**Librinova”**

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« (Photographie de couverture 1999 © thanon & οδυσσεύς, maquette, artwork,  
par françois montagnon.) »

« Vers toutes ces Terres endormies et de ceux qui l'ont Aimé à leur manière  
dans le silence ». f.m

## Partie I

### Le prisonnier n° 2870 de l'île d'Hashima

32°37'40"N, 129°44'18"E

#### **Préambule :**

Au large des côtes de Nagasaki, c'est sous un régime d'esclavage du vingtième siècle que le forçat Min-Ho numéro 2870 va tenter de survivre à la violence des gardiens, de la malnutrition et des conditions infernales dans les fosses humides face à l'océan déchaîné, il ira extraire ce gisement maudit de houille, sans qu'il ne puisse jamais communiquer avec sa famille.

Pour sauver son esprit et son âme de la déchéance et de garder le goût et les couleurs de sa vie, il trace sur son carnet mots et dessins, l'unique mémoire quasi carcérale de cette époque troublée qui fit sur lui l'effet d'un tatouage indélébile sur sa vie future.

En France aujourd'hui, Robin se rassérénait dans sa poésie, son blues pour survivre à ce Nouveau Monde, celui de ses ancêtres devenait abjecte et débectant, d'individus qui exigeaient, hurlant à l'injustice, les sans-rien.

Lui diplômé en poche et silencieux vivait au jour le jour modestement, ne bénéficiant d'aucun témoignage de respect de sa société qu'il avait aussi insufflée par réflexe familial pavlovien soixante-huitard de visualiser l'autre forcément meilleur que lui et si en plus il venait d'ailleurs avait le satisfecit du courage et d'une culture plus profonde forcément, mais qui de fait l'enterrait vivant, on avait omis son héritage intellectuel dans la société, le rôle pour lequel il était destiné, l'absence de réseau, dont ses pères considérant le pouvoir avec dégoût se pinçaient le nez, le rendait désarmé ad vitam æternam. Il n'avait plus aucune conviction diluée dans le néant de toute réalité logique du lègue et de la

descendance, le vivant d'aujourd'hui faisant le reste de le dégager de la route intime de vider les lieux, l'ambition désarmée dès l'origine.

Cette nouvelle définition de l'homme regardait uniquement les spécificités individuelles et communautaires, réduites à une religion, tout était si loin de son éducation primitive.

Le pire c'est qu'il échappait à ceux-là mêmes, des avantages qu'ils en avaient promulgué les règles à perpétuité, un vaste échec éducatif à l'échelle d'un pays, ne sachant que cloner des stades de foot, d'ailleurs ils en devenaient l'atome de visualisation pour permettre au lambda de comprendre une échelle de donnée géographique, on évaluait le recul, zombies marchant avec ce truc vissé dans les mains, un jour soudé à l'arrière de la tête, prises de vues clandestines, qui avait le culot sans freins de se prendre pour un appareil photographique, ce que contestait Sebastião Salgado, juste de boîte à communiquer pour individu en soif d'ego sans aucune démarche.

## I

### De l'arrestation vers les soutes : Busan

Un matin de septembre alors que je sortais de chez moi, je croisais un vieil homme asiatique dans le couloir de l'immeuble, je savais que mes voisins étaient une famille coréenne, et probablement il s'agissait de l'arrière-grand-père en visite à Paris. Son regard n'était pas celui d'un vieillard habituel, on sentait une grande force, mêlée d'un drame dans sa façon de se détourner. Je le saluais, il baissait la tête légèrement, tandis que cette fille qui semblait alors sa petite fille surgit vint vers moi, et très fier me le présenta.

— Bonjour je vous présente grand père Jo-Gook Min-Ho, il nous rend visite et c'est un grand honneur de le voir parmi nous.

Elle voulait en dire plus, mais elle s'arrêta net, il la regarda intensément.

— Oui nous sommes heureux, si vous avez du temps, on vous invitera à manger le Bulgogi un soir.

— Avec plaisir.

C'est à l'origine de cette soirée que cet homme se mit à raconter son histoire incroyable. J'avais tout juste seize ans cet été de 1941, c'était un autre monde alors, les Japonais avaient envahi la Corée, nous vivions à Busan, la violence de l'attaque était si grande et nous étions si pauvrement armés, qu'ils prirent possession du pays. Ils avaient la connaissance des armes européennes, nous n'avions pour ainsi dire que des sabres et des flèches. Ce n'était pas le premier conflit avec eux, depuis plus de 500 ans, ils s'attaquaient au pays régulièrement soit pour piller soit pour nous voler des savoirs, comme nos grands potiers, mais avant cela nous étions beaucoup plus avancés qu'eux dans tous les secteurs, nous leur avons tout appris avec les Chinois qui nous amenèrent des connaissances, certains Coréens les nomment « pygmées » avec un certain dédain, même raillerie.

Enfin nous étions avec ma mère et tentions de manger malgré notre place élevée nous avions en ces temps tout perdu sauf la maison, les terrains avaient été réquisitionnés, les champs, mon père avait été lui aussi recruté de force à

l'armée japonaise dans la construction, la conduite de camions, car il était rare pour pour quelqu'un de savoir conduire, il l'avait appris au japon chez son oncle ingénieur architecte.

Après avoir planté des pieux autour du palais impérial de Séoul pour annuler les effets de la géomancie — avec l'aide des moines — qu'ils craignaient plus que toute la colère des dieux de la nature, ils s'installèrent établirent un système de contrôle de mairie, le bunker à la Staline et à partir du 31 mars 1941 nous ne pouvions. plus parler la langue coréenne officiellement chez nous.

C'est ainsi que cet homme d'apparence banale déroula sa vie.

« Paga yalo », voici les premiers mots d'insulte à l'égard des coréens qu'il entendit.

— Toi là tu vas au fond du bateau avec les autres de ta sale race !

Ton identité chien de coréen, tu oses t'habiller en homme honorable, mais tu es à nous maintenant, tu n'es rien et à nos ordres, tu discutes trois coups de bâton, une deuxième fois encore : une journée de cachot au milieu des rats, mais tu t'y connais en saleté. Tu verras quand tu auras travaillé du matin au soir tu perdras cet orgueil dans les yeux fils de chienne, tu sais que vous êtes tous des abrutis, tu réponds oui pas dans ta langue de bouseux, tu peux la brûler comme vos livres qu'on va détruire jusqu'au dernier. L'empereur nous a donné des ordres vous n'existerez plus que comme numéro voilà qui tu es avec ton pyjama et ton bonnet ridicule donne moi ça.

Min-Ho pourtant de grande stature, près d'un mètre quatre-vingt-huit, le dépassait de vingt centimètres, il aurait pu aisément le bousculer d'un bras ce petit nabot même lui prendre son fusil, pourtant quelque chose l'en empêchait de ce réflexe primaire contre un assaillant aussi faiblard, quel intérêt cet insignifiant soldat à peine adulte comme lui, alors courageusement et par attitude de sa classe restait digne tandis que ce sous-chef minable qui semblait une véritable racaille par la bêtise de son regard, osa lui arracher le témoignage de sa lignée, il n'avait pas l'habitude d'un tel traitement, lui descendant d'une grande aristocratie dont ses ancêtres avaient perpétué les nombreux savoirs depuis les Jo-Guinjo, dans la rue les gens se courbaient à son passage avec sa famille sans lever les yeux et on lui portait ses bagages, il ne gardait que son bambou creux avec les sceaux de sa famille sur sa bague pour acheter ou signer une promesse de dette qu'un autre se chargerait de régler, ses porteurs lui livreront.

À ce moment il avait pris dans sa petite besace luxueusement ornée en tissu lourd, son cahier à feuille de papier relié en cuir de peau que lui avait offert son grand-père à son nom entier et surtout le sinogramme dans la version complète de sa position en lettres dorées décorées d'une jolie cigogne cendrée au bord d'une rivière de bambous, les montagnes au loin étaient représentées par des traits rapides que seul un grand maître ait pu le peindre en couleur un véritable chef-d'œuvre que n'aurait pu imaginé ce soldat en face de lui de sa préciosité, lui-même avait reçu de ses ancêtres depuis des temps immémoriaux, il avait un peu de pierre à encre et son pinceau magique, il suffisait de couper quelques cheveux pour le transformer en stylet — pinceau de soie artistique pour écrire en extérieur des poèmes sur le vif de l'émotion près des torrents, avec une jolie femme en hambok assise délicieusement, ou seul admirant les oisillons se chamaillant — c'est une invention de son oncle pour qu'il puisse en toute circonstance prendre sa boîte de pastel importée d'Europe que l'on trouvait dans les riches magasins de couleurs à Tokyo là où il résidait par obligation maintenant sous les ordres de l'état dans la construction de toutes sortes d'architectures, de ponts, parfois de trouvailles techniques astucieuses, l'oncle de Jo-Gook Min-Ho était une sorte de génie bricoleur, dans la lignée exacte de Séjong dit-on créateur du Hangul et du caractère mobile, en tous les cas fervent moderniste. Jung aimait les femmes et il conseilla Jo-Gook fort timide, bien qu'il n'eût besoin de lui, il avait le visage fin oval et petit de sa mère, avec la taille de son père de plus d'un mètre quatre-vingt, il marchait élégamment sur les chemins et la finesse de son éducation, il doutait de tout, se posait des questions sans cesse, s'acharnait dans de nombreux domaines de connaissances et restait on lui avait appris d'une modestie presque retirée attribuant les mérites aux autres, il aurait pu prendre la direction des temples, bien qu'il y fit de nombreux séjours avec plaisir de ce silence et de la présence des moines qu'il respectait entre tous, ils avaient cette intelligence qui dépasse la simple analyse logique, c'était de l'ordre du spirituel, il en avait besoin souvent, car ses professeurs personnels qui venaient à la maison étaient de l'école rigoriste de Confucius, parfois ils semblaient butés par les limites mêmes du système de réflexion, alors ces parenthèses enchantées lui apportaient la chaleur du cœur, et le loisir d'écrire des poèmes et de faire des pastels sans fin, ainsi que des calligraphies parfaitement exécutées en quelques secondes sous le regard d'un paysage ou d'une émotion, d'un bruit dans la nature parfaite des jardins de moines, très entretenu et en même temps libre de croître, et les chemins dans la montagne avec son sac et ses bouchées de riz, quelle liberté, c'était ce qu'il connaissait de